



## **Franck**

*Frédéric Saenen*





## **Franck**

*Frédéric Saenen*



**FÉDÉRATION**  
WALLONIE-BRUXELLES



**F**ranck retire de ses oreilles les écouteurs de son lecteur MP3. *Something about you* de Level 42 grésille encore un peu entre ses doigts gantés puis se tait définitivement au moment où il enfonce avec maladresse et nervosité le bouton *off* du minuscule appareil. C'était quand même plus facile du temps des walkmans, ce genre de manipulation...

Ce soir, il va falloir faire preuve de prudence. Car bien qu'il soit ravi d'avoir terminé le boulot avec une heure d'avance, Franck n'ose pas, comme à l'accoutumée, s'éloigner du bureau à grandes enjambées, pour traverser la ville jusqu'à arriver chez lui. Il s'agit de progresser avec précaution sur les trottoirs gelés qui luisent dans la pénombre de ce début de soirée. Tous les gens qu'il croise ont l'air absorbé, concernés seulement par la portion de pavé suivante à conquérir, la mine contrariée d'avoir à affronter cette stupéfiante vague de froid qui s'est abattue sans prévenir sur le pays. Et dire qu'on n'est qu'à la mi-novembre ! L'hiver passé, des neiges pareilles et des températures négatives, on n'y avait eu droit qu'en janvier !

Franck est heureux de regagner ses pénates. Qui aurait cru que le noctambule impénitent qu'il était jadis se muerait, après le fatidique glas de la trentaine, en irrémédiable casanier ? À chaque décennie sa chrysalide ; peut-être la prochaine sera-t-elle plus canaille. En tout cas, là, l'unique envie qui le guide, c'est celle de se faire une petite bouffe tranquille puis de s'installer confortablement dans son fauteuil informe, à lire un bon bouquin, loin de tout, des collègues, des superficialités, du bavardage. De l'épuisant bavardage.

La longue rue Saint-Jean, qui paraît vraiment interminable lorsque l'on doit la parcourir à pas mesurés. Le pont du chemin de fer, le cabinet du Docteur Stefanic qui fait l'angle, le passage pour piétons de la rue Thomissen et il y est – bon sang, c'est vrai que ça caille, il a bien fait de laisser un peu de chauffage chez lui, histoire de ne pas plonger d'une glacière dans une autre... Franck bat de la semelle sur le seuil. Son trousseau tintinnabule joyeusement quand il l'extrait de la poche de son manteau.

Incorrigible Dédé, va ! Il a encore négligé de fermer à double tour la porte de l'immeuble en le quittant. Cela fait pourtant trois ans – oui, il a emménagé quelques mois après Franck – qu'André occupe l'appartement du premier. Il oublie quasi systématiquement ce geste de sécurité élémentaire. Enfin, « il n'est sans doute pas sorti pour longtemps », selon sa sempiternelle excuse...



Franck ouvre la boîte aux lettres. Rien aujourd'hui, pas une facture, pas un prospectus. Tant mieux. Il frotte à nouveau énergiquement ses souliers bien cirés sur le torchon (sans cette stupide réunion pour laquelle il fallait s'endimancher, il aurait enfilé ses *boots* antidérapants) et il s'attend à entendre de loin Ludwig miauler, comme le veut le rituel dès qu'il réintègre le bâtiment. De ce côté-là aussi, c'est le silence radio. Le félin doit s'être assoupi sur un radiateur, tout amolli par la douce chaleur qui en émane, et il accueillera certainement Franck avec une œillade paresseuse plutôt qu'en lui faisant la fête.

Inconcevable de rentrer ni vu ni connu ici : le bois de chaque marche craque et la cage d'escalier réverbère de surcroît le moindre son. Combien de fois, en pleine nuit, Franck a-t-il été réveillé par Dédé revenant de ses virées, fin bourré, encore plus bruyant quand il s'efforce d'être discret – et le plus souvent flanqué d'une compagne d'un soir montée sur talons claquants et trébuchants ?

Il tient sa *yale* cuivrée et aborde avec entrain l'ultime volée. Pourtant, quatre marches avant d'accéder à son palier, il s'immobilise, le regard fixe. Un frisson lui parcourt l'échine et il déglutit.

Sa porte est légèrement entrebâillée.

Franck est célibataire et a perdu ses parents il y a longtemps de cela : personne d'autre que lui, pas même son proprio, n'est censé posséder de double de sa clef – et sa porte est légèrement entrebâillée. Franck se connaît, il est « toqué », il peut vérifier jusqu'à quinze reprises si sa cuisinière est éteinte, débranche tous les appareils électriques avant de partir, regarde si le chat a assez d'eau et de nourriture, prend d'ailleurs ces prétextes pour revenir en arrière et recompter une dernière fois, une dernière, vraiment la dernière, les boutons correspondant à chaque plaque, il y en a cinq, il chantonne « Tout-est-bien-cou-pé » pendant que son doigt bat la mesure à la parallèle des cinq crans qui indiquent zéro, cinq boutons pour quatre plaques, c'est une torture pour le maniaco-compulsif, mais il se raisonne, le cinquième c'est le four, « Tout-est-bien-cou-pé », il est par conséquent sûr d'avoir fermé derrière lui ce matin – et sa porte est légèrement entrebâillée.

Le cœur de Franck lance des coups sourds dans sa poitrine. Dans les films d'épouvante, il le sait, les huis les plus durs à pousser sont ceux qui le sont déjà de quelques centimètres. La menace est tapie derrière, et l'effroi aussi. Il appelle doucement « Ludwig ? Ludwig ? »

dans l'espoir que le matou présente sa sympathique frimousse dans l'ouverture. Aucun mouvement.

La clenche est glaciale et, à son contact, Franck a la dérangeante impression de pénétrer dans un rêve sans issue.

Le voici debout dans le hall. Il dépose lentement son sac de travail. Il n'y a rien. Il n'y a *plus* rien. À la place des bibliothèques, de la litière de Ludwig, des paires de chaussures qu'il a l'habitude d'abandonner pêle-mêle, les murs et le sol sont vides. Dans le salon, idem, tout a disparu. « Ludwig ? LUDWIG ? » La télé, la chaîne stéréo, les CD, la table, les chaises, le mobilier, les cadres. Plus de tentures ni de rideaux ; il ne s'en était pas aperçu, n'étant pas accoutumé à regarder ses fenêtres depuis la rue. Il reste les radiateurs – froids – mais, pour le reste, l'endroit est tel que le jour où il l'avait visité pour la première fois et où il l'avait choisi, presque sur un coup de tête. « Ludwig ! Ludwig, nom de Dieu, où es-tu ? » Dans la chambre, la salle de bain, le bureau – des centaines de livres à dégager, un désordre monstrueux de paperasse à brasser –, tout s'est comme volatilisé. La gorge de Franck se serre, prise dans un nœud coulant.

Un soir de grand désœuvrement qu'il avait zappé sur une de ces stupides émissions de caméra cachée, il avait assisté à une « blague » infâme que l'on avait jouée à un pauvre type : en son absence, avec la complicité de sa fiancée, une escouade hyper efficace de gros bras avait vidé l'appartement du gars. Quand il était rentré, son visage s'était décomposé. Il était devenu enragé en une fraction de seconde et avait d'ailleurs failli envoyer des gnons bien mérités aux organisateurs de la supercherie quand ils avaient surgi de nulle part en s'esclaffant : « C'est pour *On vous a bien eu* ! »

Pas une trace de déplacement, pas une traînée de meuble, pas une tache ni l'ombre d'une boule de poils de Ludwig. Tout est nu. Vertigineusement nu. Où est son chat ? Il se fout du matériel mais ne peut supporter l'idée que l'on s'en prenne à cet animal qui l'accompagne avec patience dans ses états d'âme et lui manifeste de la tendresse en n'importe quelle circonstance. Il refait dix fois le tour des pièces, haletant, « Qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est ? C'est pas vrai ! LUDWIG ! » Franck voudrait téléphoner à la police, mais le fixe s'est évaporé aussi, forcément, et comme il s'est toujours refusé à avoir un portable...

Sur le rebord de la fenêtre, il remarque tout à coup le seul objet qui semble avoir échappé à la vigilance des « déménageurs » et qui, à première vue, ne lui appartient

pas : un bristol immaculé, du format d'une carte de visite, posé de biais contre le carreau, comme une signature muette. Alors qu'il retourne en tout sens ce document incongru, Franck est soudain envahi d'une migraine horrible. Une douleur foudroyante lui vrille la tempe gauche, et ses nerfs lâchent un à un, à la façon des cordes d'un piano que l'on désosserait.

Il descend d'un étage, en titubant légèrement, et se met à tambouriner sur la porte de Dédé. Personne. « Dédé, c'est moi, j'ai été... » Mais doit-il dire « cambriolé » ? Quels voleurs videraient de la sorte une maison de fond en comble, en emportant même le futile, même l'encombrant, même l'invendable ? Et puis un tel chambardement a dû prendre des plombs. Dire qu'il n'est parti que depuis six heures de chez lui, tout cela est pour ainsi dire mathématiquement impossible. Son voisin n'est pas là. Franck ne sait que faire : pleurer, hurler sa rage, éclater d'un rire sardonique et libérateur, se pincer pour se persuader qu'il est toujours dans le réel.

Respirant avec difficulté, il regagne le rez-de-chaussée et se dirige vers la sortie. Il faut prévenir quelqu'un, trouver de l'aide. Il ouvre à toute volée, se précipite au dehors et bute contre une silhouette qui se tient juste devant l'entrée de l'immeuble. Un homme grand et assez mince avec des lunettes, portant avec élégance son imperméable et son début de cinquantaine ; pour peu, il ferait penser à l'époux du couple Lardinois, les témoins de Jéhovah du numéro 17.

– Monsieur Franck Staelman ?

Franck essaie de reprendre haleine.

– Écoutez, écoutez, j'ai pas le temps, désolé, j'ai vraiment pas le temps, je peux rien vous acheter, on m'a tout pris, J'AI PLUS RIEN, on m'a tout pris...

– Calmez-vous, Monsieur Staelman.

– Mais, bordel, que je me calme ! je te dis que j'ai plus rien, t'es sourd ou quoi ? ils ont embarqué mon chat et tout le reste, tout !

– Monsieur Stael...

– Et t'es qui d'abord, toi, pour me connaître ?

Franck jette un rapide coup d'œil vers sa sonnette.

– Les fils de pute ! Ils ont même enlevé l'étiquette avec mon nom !





Puis se retournant vers son interlocuteur inconnu :

– Tu as un GSM ? Appelle les flics, là tu m'aideras...  
À moins que... que tu sois dans le coup ?

Franck perd le contrôle, il crache les phrases plus qu'il ne les articule. Lui qui n'a jamais insulté qui que ce soit, ni tutoyé d'emblée un inconnu, pourrait maintenant sauter à la gorge du premier venu, surtout de ce premier venu-là, bien raide dans son costard avec sa tronche enfarinée et ses injonctions au sang-froid. L'inconnu pose doucement la main sur l'épaule de Franck.

– Venez, Monsieur Staelman, je vais tout vous expliquer.

Ce geste et ces mots énoncés avec une profonde sérénité ont un effet immédiat sur Franck, malgré son état de panique. Ils lui coupent bras et jambes. Ainsi donc, il y aurait une « explication » à ce cirque, et elle a l'air plus sérieuse, presque plus rationnelle, que celle du traquenard télévisuel.

– Rentrons, je vous en prie, il fait trop froid pour discuter ici.

– D'accord, Ok, d'accord, parvient à bredouiller Franck, assommé.

Et tous deux gagnent en silence l'appartement.

– Monsieur Staelman, ce qui vous arrive est étonnant, je vous l'accorde et je peux mesurer le désarroi qui vous étreint. Mais si vous envisagez plutôt ceci comme une « étape », un « tournant », vous verrez que les choses vont prendre sens.

– Je... Excusez-moi... Je ne comprends rien à ce que vous dites... C'est quoi le plan ? Un canular ? Un complot ? Un chantage ?

– Un renouveau.

– Vous êtes un putain de prêcheur, c'est ça ?  
C'est quoi, votre nom, pour commencer ?

– Je m'appelle Jean Defrêne, et l'organisme pour lequel je travaille est une structure privée unique en son genre.

Malgré le ton quasi didactique avec lequel ce personnage s'adresse à lui, Franck suit de moins en moins, d'autant que la céphalée qui l'accable depuis quelques minutes empire.

– Et c’est quoi, le principe ? Vous prenez les meubles et les chats en otage, contre rançon ?

– Non, bien sûr, répond Jean Defrêne dans un souffle et avec un sourire en coin. Nous proposons aléatoirement à certaines personnes de changer de vie. De repartir à zéro. Nous faisons le vide autour d’elles, en commençant par ce qui leur est le plus familier, et nous leur offrons... un destin vierge.

– Mais vous n’avez pas le droit ! C’est criminel ! Qui vous envoie ? À combien vous vous y mettez pour liquider une vie, comme ça, d’un claquement de doigt ?

– En général, nous agissons sur la demande, enfin, sur la démarche des personnes elles-mêmes.

– Mais... vous ne m’avez pas dit que cela se faisait au hasard ? « Aléatoirement », c’est le mot que vous avez employé, non ? Vous vous foutez de moi. En fait, vous êtes une mafia, rien d’autre, et vous m’avez pigeonné. La voilà, la vérité !

– Les choses sont un peu plus compliquées que cela. Voudriez-vous m’accompagner jusqu’au siège de notre organisme afin que quelqu’un s’occupe de vous en particulier ?

– Mais... pas question ! En premier lieu, j’avertis la police qui viendra constater le vol, puis c’est elle qui ira vous voir pour discuter de toutes ces conneries !

– Comme vous voudrez, Monsieur Staelman. Je vous rends ma carte, j’en avais déjà déposé une, mais bon...

Franck s’empare du carton. Il n’y a rien d’écrit dessus non plus, ni au recto, ni au verso. La douleur s’accroît. Il a l’impression qu’un des coins du rectangle lui entre dans le crâne, que la blancheur du papier se fraye un chemin dans son esprit. Il relève les yeux. Jean Defrêne a disparu. L’appartement a des allures de volume flottant, isolé dans l’espace. Une lumière orange, intermittente, vient du dehors, en même temps qu’un grand froid l’envahit. Et Franck comprend qu’il ne quittera plus cet endroit. Plus jamais. L’opacité de la question dans laquelle il a pénétré tout à l’heure se transforme brusquement en une aveuglante réponse.

\*\*\*

Henri Lardinois sortait sa voiture du garage. Il fut le seul témoin de la glissade que fit Franck Staelman alors qu’il arrivait à hauteur de son domicile. Ne le voyant pas se relever tout de suite, Henri abandonna le véhicule, moteur tournant, et s’aventura prudemment



sur le sol enneigé pour aller porter secours au blessé. Franck était couché sur le dos, les yeux ouverts mais apparemment inanimé. Sa tête avait percuté un de ces plots aux arêtes saillantes qui jalonnent le trottoir. Du sang imprégnait sa tempe gauche.

– Monsieur Staelman, ça va ? Vous m’entendez ?

Un camion de l’entreprise d’épandage Jean Defrêne & Fils qui entamait la montée de la rue s’arrêta à hauteur de la scène et alluma ses doubles feux clignotants. Le chauffeur baissa sa vitre et interpella Henri :

– Un problème ? C’est grave ?

– Il est inconscient. Je crois qu’il faut demander une ambulance, c’est urgent.

– OK, je téléphone.

Henri, agenouillé, évitant de toucher le corps de peur de mal faire, continuait à parler doucement à Franck. « Ça va aller, ce n’est pas grave, on va s’occuper de vous. Tout va bien se passer. »

– Ils vont arriver, cria le chauffeur avant de rengainer son portable et de rejoindre Henri. Il s’est salement amoché, on dirait.

Au deuxième étage, un chat n’avait pas bougé du radiateur sur lequel il était allongé depuis des heures et somnolait, attendant paisiblement le retour de cet homme qui l’appelait « Ludwig ».

Coincée sous le godillot de Jean Defrêne, une carte de visite retournée, peut-être tombée de la poche de Franck au moment de sa chute, absorbait une boue neigeuse qui la rendait illisible.

Cette plaquette est publiée et diffusée  
dans le cadre de la Fureur de lire.  
Elle est disponible sur demande :  
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be

Copyright : Frédéric Saenen (2012)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole  
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles  
www.lettresetlivre.cfwb.be

D/2022/7823-6  
ISBN 978-2-930964-63-8

Né à Liège en 1973, Frédéric Saenen enseigne le français-langue étrangère à l'ULg. Poète et « performer », il a fait partie du « Big band de littératures féroces » et a animé, avec Frédéric Dufoing, la revue *Jibrile* (de 2003 à 2006). Critique littéraire, il collabore régulièrement au *Magazine des Livres* ainsi qu'à des sites spécialisés tels que *Parutions.com*.



### **Du même auteur :**

*Motus*, Le Grognard, n° 13, Brissac, éd. du Petit pavé, 2010.

*Dictionnaire du pamphlet*, Gollion (Suisse), Paris, Infolio, 2010.

*La danse de Pluton : roman*, Neufchâteau, Weyrich, 2011.

